

Bruno Charlaix • Marc Lassus

LA PUCE ET LE MORPION



**Les dessous du raid de la CIA
sur la première Licorne française**

Bruno Charlaix

Marc Lassus

La Puce et le Morpion

Les dessous du raid de la CIA sur la première Licorne française

© Bruno Charlaix, Marc Lassus, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-4023-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je dédie cet ouvrage à la remarquable école de l'INSA Lyon qui, depuis 60 ans, forme des ingénieurs dans la plus pure tradition française de l'excellence scientifique et de l'audace entrepreneuriale.

J'y ai fait mes armes et m'y suis forgé une foi inébranlable dans notre capacité à créer et développer en France des champions mondiaux de la haute technologie. Les autres structures INSA qui ont été créées depuis, en France et à l'étranger, l'ont été dans le même esprit.

Marc Lassus



PRÉFACE de Marc Lassus

La Puce et le Morpion, ce pourrait être le titre d'une fable...

Il n'en est rien, il s'agit d'une histoire vraie, d'une histoire vécue, de mon histoire.

Un parcours de vie exceptionnel qui aurait bien pu n'avoir jamais existé, du fait de mes origines nichées dans les fins fonds du sud-ouest Pyrénéen.

Mais pourquoi décider de ressortir aujourd'hui une telle histoire, commencée il y a bien longtemps déjà, à l'aube de la deuxième guerre mondiale ?

À cela, plusieurs explications.

En premier lieu, c'est un devoir de vérité vis-à-vis des milliers de collaboratrices et de collaborateurs qui m'ont accompagné tout au long de la success-story exaltante de la carte à puce, cette pépite technologique développée par Gemplus, société dont je suis à l'origine.

Ensuite, j'ai souhaité répondre à une demande pressante d'amis et de relations, témoins privilégiés de plusieurs pages de cette aventure alors que la vérité s'est trop souvent retrouvée bafouée. Je leur dois, en tant que principal acteur, de révéler sans fard tous les chapitres qui ont émaillé ce parcours.

Enfin, c'est aussi par respect pour ma famille qui a subi son lot de drames et d'excès, en particulier lorsque les faits ont été repris essentiellement à charge par de nombreux ouvrages et articles de presse, sans aucune rigueur, et sans que je n'aie jamais eu l'occasion de faire entendre ma voix. Ces tentatives de désinformation ont été bien souvent l'émanation de puissantes officines politico-financières, pour la plupart américaines, ce qui leur a permis, en me diabolisant, de justifier un hold-up sur cette jeune entreprise française.

Mais que vient faire **Le Morpion** dans cette histoire ?

Après réflexion, il s'agit de l'histoire d'un être qui n'aurait jamais dû exister s'il ne s'était pas accroché désespérément à la vie grâce à son obsession de

victoire sur les évènements.

Cette survie je la dois d'abord à un environnement familial exceptionnel qui m'a permis de franchir bien des caps. Je suis en effet l'aîné d'un couple de jeunes instituteurs béarnais enseignant dans une petite ville du Pays Basque : Mauléon-Licharre. Mes parents se sont montrés, tels deux missionnaires, entièrement dévoués à leur métier, à leurs élèves, en témoignant d'un dynamisme et d'un courage à toute épreuve. Au-delà encore, ils se sont révélés être de véritables sportifs dans l'âme.

Pour autant, mon entrée dans la vie sera totalement atypique.

Je suis né par surprise à la campagne, dans la maison de mes grands-parents, bien avant terme, à une époque où les couveuses pour bébés n'étaient pas monnaie courante. Quelques jours seulement après ma venue au monde, on me diagnostique un phlegmon à la gorge. À cet âge, c'est déjà assez pour disparaître. Un vieux médecin de campagne parviendra néanmoins à me « ressusciter ».

Bien que les choses aillent ensuite mieux, je reste très fragile et, à 4 ans, une « paralysie infantile » vient tétaniser mes membres et diverses parties de mon corps. Dans les Pyrénées, on n'appelait pas encore cela « la polio ». Elle immobilise mon côté gauche et un de mes deux yeux ne parvient plus à se fermer.

Par bonheur, un petit frère fait son arrivée dans la famille 18 mois après ma naissance. Il s'appelle Michel, il se montrera plein de vie, plaira à tout le monde et chantera très bien à ce que l'on dit. Il est de bien meilleure constitution physique que la mienne. Nous serons élevés comme des jumeaux, toujours habillés de façon semblable. Il se révélera être pour moi un indispensable et indéfectible soutien.

C'est une époque où l'envahisseur Allemand, jusqu'alors cantonné dans le nord de la France, décide d'étendre son occupation jusqu'à la frontière espagnole. L'école de garçons dans laquelle nous vivons à Mauléon est occupée. Les cours se poursuivent malgré tout, tant bien que mal, avec un nombre de classes restreint.

C'est ainsi qu'un beau matin, mon père laisse dans la salle de cours une partie des élèves occupés à résoudre un exercice, pour rejoindre quelques instants les

combles du deuxième étage où un autre groupe assurait, en guise de travaux pratiques, la pose de l'électricité.

Sur ces entrefaites, un gamin plus vif que les autres, monte et, à bout de souffle lui dit :

« Monsieur ! Monsieur, la Gestapo vous attend dans la classe ! »

Sans l'ombre d'une hésitation, mon père, depuis les combles, rejoint les toits en toute hâte, saute le mur d'enceinte séparant l'école du presbytère, et part dans la montagne toute proche rejoindre le maquis, en compagnie du curé avec qui ils en ont été les instigateurs. Le père du futur député haut en couleur Jean Lassalle est pour sa part actif au sein d'un autre groupe de la Résistance, à une dizaine de kilomètres à l'est.

De cette époque, je garde des souvenirs impérissables qui ont certainement forgé mon caractère. Ma mère vit seule auprès de nous. Elle est terriblement inquiète et ne peut retenir ses sanglots le soir venu, sachant mon père menacé. Une fois ou deux, durant la nuit, il reviendra par les toits pour la réconforter dans la plus totale discrétion. Mon frère et moi ne l'apercevrons jamais.

De mon côté, et malgré les remontrances de ma mère, je passe de longues heures perché sur une chaise face à la fenêtre de la cuisine à observer les soldats allemands. Ceux-ci ont installé leurs mitrailleuses lourdes sous le préau de l'école, leurs canons semblant pointés vers mon poste d'observation.

J'assiste dans la cour à l'abattage du bétail par des prisonniers pataugeant pieds nus dans des mares de sang, préparant la viande destinée à nourrir la garnison. Je vois exécuter d'incessants exercices militaires ponctués de salut au drapeau nazi, et la troupe s'acharner à faire ramper dans la boue les détenus ukrainiens et russes. Malgré tout, ils les laissent entonner le soir de magnifiques chants repris à l'unisson par la voix mélodieuse de mon petit frère. Il en va de même pour la chanson « Maréchal nous voilà ! » que les instituteurs ont été contraints de nous apprendre à l'école.

Un autre soir, à une heure tardive, un vent de panique souffle brusquement dans l'appartement ! Des Allemands viennent de frapper violemment à la porte d'entrée alors qu'ils ne s'étaient jamais aventurés ici jusqu'alors. Nous apportent-ils des nouvelles de mon père ?

Fausse alerte, ce sont deux soldats guidés par un « prisonnier » Alsacien venus

simplement réquisitionner de la vaisselle pour le repas auquel doit assister un officier haut gradé de passage. Malgré tout, mon frère et moi, ne comprenant pas vraiment ce dont il est question, restons accrochés, effrayés, aux jupes de notre mère.

Et puis soudainement, un beau jour, la cour est vide. Plus un Allemand ! Ils sont partis précipitamment rejoindre leurs compatriotes dans le nord-ouest de la France. Mon père peut revenir parmi nous, amaigri mais plein d'entrain. Au cours de cet épisode, son groupe aura fait 42 prisonniers allemands. Je vois pour la première fois des armes que je peux enfin prendre en main. On assiste, à l'occasion de la Libération de Mauléon, à des manifestations de liesse, à l'immolation de l'effigie d'Hitler, mais aussi à des scènes durant lesquelles des femmes sont tondues sur la place publique par de curieux énergumènes. Mon père nous confiera que ceux-là, il ne les a jamais aperçus au maquis !

Je suis également là pour voir les copains de lutte de mon père venir, arme à l'épaule, prendre le café à la maison. L'un d'eux, au mépris de toute précaution, déposant brutalement sa mitraillette dans l'angle de la salle à manger provoque instantanément une rafale qui s'en va perforer le plafond. Miraculeusement, aucune victime n'est à déplorer ! Mon frère et moi, peu conscients du danger, nous montrons enchantés ; en effet, nous pouvons enfin entendre le vrai bruit que cela fait, la guerre.

C'est aussi le temps de la « débrouille ». La toile de parachute provenant des largages alliés en armes en provenance d'Angleterre est précieusement récupérée et utilisée à de multiples fins. Fabriquée en rayonne, ce tissu de couleur orange, ma mère s'emploie avec ingéniosité à la transformer en coussins, nappes, couvertures ou toutes autres sortes d'accessoires. Elle ira jusqu'à confectionner pour mon frère et moi de très seyantes barboteuses bouffantes, visibles à plusieurs lieues à la ronde, et qui feront la risée de notre entourage. L'horizon peut à présent s'éclaircir !

Mes parents sont ensuite nommés, en couple, à Lacq, village situé entre Pau et Orthez sur les rives du Gave de Pau. Ma mère aura en charge l'école des filles, mon père celle des garçons. Le village n'a que 432 habitants, la salle unique de la Mairie se trouve coincée entre les deux classes, et la cour des filles est séparée de celle de garçons par un épais mur. La seule source d'eau disponible est située à l'extérieur, une pompe à main à balancier permettant de puiser le précieux liquide. Pendant presque dix ans, je serai chargé de remplir les récipients pour le

stocker à l'intérieur de la maison. Je serai dans le même temps nommé responsable de la tenue du registre d'état civil du village, les responsabilités se prennent tôt en terre Béarnaise ! Je serai aussi, dès 10 ans, le seul opérateur du projecteur de cinéma du dimanche soir, à l'issue des matches de basket, dans la salle de classe de ma mère réquisitionnée pour l'occasion. En effet, mon père avait pris l'initiative, avec des collègues enseignants des villages voisins, de créer un ciné-club itinérant.

C'est à cette époque que mon père me fait découvrir les bienfaits du sport. Il me permet ainsi de me débarrasser miraculeusement de mes handicaps.

Bien que rugbyman de formation, il devient l'apôtre de la pratique du basketball éducatif dans toute la région des départements des Pyrénées Atlantiques et des Landes. Son constat est simple, le sport roi est pour lui le rugby, mais bien des villages n'ont pas les effectifs pour constituer des équipes d'un minimum de 15 joueurs. Il considère aussi que l'on fait jouer les gamins au rugby de façon bien trop précoce et qu'ils restent de ce fait souvent maladroits. Un passage par le basket lui semble mieux à même de développer réflexes et adresse. Cette démarche donnera effectivement lieu à d'indéniables résultats. De surcroît, les arènes où se déroulent les fameuses courses de vaches landaises se révèlent être des lieux parfaits pour accueillir un terrain de basket, avec leur sol en terre battue capable d'absorber la pluie, un éclairage pour la plupart et, cerise sur le gâteau, leurs gradins capables d'accueillir un grand nombre de spectateurs.

À Lacq, j'ai mon terrain de basket « à la maison », c'est-à-dire dans l'école. Avec l'aide d'experts de la voirie, le terrain est vite bitumé, puis éclairé grâce la contribution d'employés de l'EDF. J'y passerai des jours et des nuits au grand dam de ma mère, alertée par les rebonds du ballon, qui préfère que mon frère et moi dormions ou fassions nos devoirs.

Une vraie métamorphose va alors se réaliser au niveau de mon organisme. J'ai grandi, ma taille est maintenant plus importante que celle de mon frère. Les séquelles de ma paralysie disparaissent pratiquement. Un beau jour, à l'occasion d'une séance de chronométrage sur 60 mètres, mon père constatera avec surprise que je cours aussi vite que mes copains les plus rapides. Je n'aurai dès lors qu'un seul objectif ; courir plus vite et plus longtemps que les autres ! Un principe de vie que je ne cesserai d'appliquer plus tard.

Je parviens de la sorte à me faire rapidement un nom dans le basket-ball. En

plus d'une adresse reconnue comme assez exceptionnelle, j'ai développé la faculté de neutraliser le meilleur joueur de l'équipe adverse en assurant un marquage individuel très serré qui, au bout de quelques minutes, finit inmanquablement par l'écœurer et par désorienter toute son équipe. Quelle jouissance de vaincre de la sorte de meilleures équipes que la nôtre, fut-ce sur le papier !

C'est de là que me viendra le surnom de **Morpion**, cette petite bête qui s'accroche subrepticement pour ne plus jamais rien lâcher.

Les nombreux titres et récompenses vont s'enchaîner lorsque mes parents vont être promus à Orthez, la ville voisine. Mon père y devient directeur de l'École de Garçons, dotée de nombreuses classes. Et un miracle ne venant jamais seul, l'établissement se trouve à quelques mètres seulement de la célèbre salle de La Moutète, appelée à devenir l'enceinte mythique du basket-ball français quand l'Élan Béarnais d'Orthez remportera le Championnat de France et obtiendra des glorieux résultats en Coupe d'Europe. Entouré de mes copains, j'y passerai ainsi la majeure partie de mon temps.

Sa réalisation est réellement unique, Le Maire Georges Moutet, fervent amateur de Pelote Basque ayant décidé, dans les années trente, de construire une grande salle de sport permettant de jouer à l'abri des intempéries, que ce soit à la Pelote, ou aussi au Grand Chistera ! Dessinée par un élève de Gustave Eiffel, elle nécessite une longueur minimale de 80 mètres, un fronton de grande taille, et une hauteur sous verrière de près de 30 mètres. Comment justifier une telle dépense pour une petite ville comme Orthez ? Eh bien, elle se transformera le mardi en marché public couvert où abonderont fruits, légumes et volailles de toutes sortes. Grâce à cette polyvalence inhabituelle le tour sera joué. Elle contribuera grandement à la renommée d'Orthez qui sera considérée comme l'une des villes les plus sportives de France.

Pour moi, il sera indiscutablement bien plus important de sortir vainqueur du Critérium du Jeune Basketteur pour l'ensemble des départements de la région que de préparer le BEPC ou le premier Baccalauréat ! Il en ira de même pour mon frère Michel qui excellera également dans ce sport. D'un caractère entier, il n'hésitait pas à s'opposer aux décisions des arbitres lorsqu'il estimait leurs décisions injustes. Ayant l'honneur pour ma part d'avoir été promu capitaine d'équipe par mon père, je devrai à maintes reprises le rappeler à l'ordre et le renvoyer sur le banc de touche, ce qui ne manquera pas d'occasionner quelques